

aller et de perdre cette dernière journée que j'espérais passer avec vous. Cependant, puisqu'il le faut !... Je viendrai demain prendre des nouvelles de votre sœur.

—Elle vous en donnera elle-même. Je vous le répète, ce n'est rien du tout. Mais ne vous sauvez pas si vite, je vous en prie. Voulez-vous m'accorder un tout petit quart d'heure d'entretien ? J'ai à vous parler. Asseyez-vous là... et maintenant écoutez-moi bien. Nous avons, Suzie et moi, l'intention de vous bloquer ce soir, après dîner, dans un petit coin du salon, et c'est alors ma sœur qui aurait porté la parole, c'est elle qui vous aurait dit ce que je vais essayer de vous dire en notre nom à toutes les deux. Mais je suis un peu émue. Ne riez pas ; c'est très sérieux. Nous voulions vous remercier toutes les deux d'avoir été, depuis notre arrivée, si aimable, si bon, si dévoué, si...

—Oh ! mademoiselle, je vous en prie, c'est à moi...

—Oh ! ne m'interrompez pas... vous allez m'embrouiller, je ne saurai plus m'en tirer... Je maintiens, d'ailleurs, que c'est à nous de vous remercier, pas à vous. Nous arrivons ici comme deux étrangères. Nous avons eu la joie d'y trouver tout de suite des amis... oui, des amis. Vous nous avez prises par la main... vous nous avez menées chez nos fermiers, chez nos gardes, pendant que votre parrain nous menait chez ses pauvres... et partout on vous aimait tant que tout de suite, de confiance, on s'est mis, sur votre recommandation, à nous aimer un peu... On vous adore dans ce pays, le savez-vous ?

—J'y suis né... Tous ces braves gens me connaissent depuis mon enfance et me sont reconnaissants de ce que mon grand-père et mon père ont fait pour eux, Et puis... je suis de leur race, de la race des paysans. Mon arrière-grand-père était un cultivateur de Bargecourt, un village à deux lieues d'ici.

—Oh ! oh ! vous avez l'air bien fier de cela.

—Ni fier, ni humilié.

—Je vous demande pardon... vous avez eu un petit mouvement d'orgueil ! Eh bien ! je vous répondrai, moi, que l'arrière-grand-père de ma mère était un fermier en Bretagne. Il s'en est allé au Canada à la fin du siècle dernier, quand le Canada était encore la France... Et vous l'aimez beaucoup, ce pays où vous êtes né ?

—Beaucoup. Je serai bientôt peut-être obligé de le quitter.

—Pourquoi cela ?

—Quand j'aurai de l'avancement, on m'enverra dans un autre régiment, et je me promènerai de garnison en garnison... Mais assurément, quand je serai un vieux commandant ou un vieux colonel en retraite, je viendrai vivre et mourir ici, dans la petite maison de mon père.

—Toujours tout seul ?

—Pourquoi tout seul !... J'espère bien que non...

—Vous avez l'intention de vous marier ?

—Oui, certainement.

—Et vous cherchez à vous marier ?

—Non... On peut penser à se marier, mais on ne doit pas chercher à se marier.

—Il y a cependant des gens qui cherchent... allez, je vous en réponds... et même, vous, tenez, on a voulu vous marier.

—Comment savez-vous cela ?

—Ah ! je connais si bien toutes vos petites affaires !... Vous êtes ce qui s'appelle "un bon parti..." et, je le répète, on a voulu vous marier.

—Qui vous a dit cela ?

—Monsieur le curé.

—Mon parrain a eu tort, dit Jean avec une certaine vacuité.

—Non, non, il n'a pas eu tort. Si quelqu'un a été coupable, c'est moi, et coupable par charité, non par curiosité, je vous le jure. J'ai découvert que votre parrain n'était jamais si heureux que lorsqu'il parlait de vous ; alors moi, le matin, quand je suis seule avec lui, pendant nos promenades,

pour lui faire plaisir, je lui parle de vous, et il me raconte votre histoire. Vous êtes à votre aise, vous êtes très à votre aise... Vous recevez du gouvernement deux cent treize francs par mois... et des centimes. Est-ce bien cela ?

—Oui, dit Jean, se décidant à prendre de bonne grâce son parti des indiscretions du curé.

—Vous avez huit mille francs de rente.

—A peu près, pas tout à fait.

—Ajoutez à cela votre maison qui vaut une trentaine de mille francs. Enfin vous êtes dans une excellente situation, et on a déjà demandé votre main.

—Demandé ma main !... Non ! non !

—Si fait ! si fait ! Deux fois... et vous avez refusé deux beaux mariages, deux très belles dots, si vous aimez mieux. C'est la même chose pour tant de gens ! Deux cent mille francs d'une part, trois cent mille de l'autre. Il paraît que c'est énorme pour le pays ! donc vous avez refusé. Dites-moi pourquoi ? Si vous saviez comme je suis curieuse de savoir !

Eh bien ! il s'agissait de deux jeunes filles charmantes...

—C'est entendu ! on dit cela toujours.

—Mais que je connaissais à peine. On m'a forcé, — car je faisais résistance, — on m'a forcé à passer avec elles deux ou trois soirées, l'hiver dernier.

—Et alors ?

—Alors, je ne sais pas trop comment vous expliquer, je n'ai éprouvé aucun sentiment d'embarras, d'émotion, d'inquiétude, de trouble...

—Enfin, dit résolument Bettina, pas le plus léger soupçon d'amour.

—Non, pas le moindre... et je suis rentré bien sagement dans mon petit trou de garçon, car je pense qu'il vaut mieux ne pas se marier que de se marier sans amour. Voilà mon opinion.

—Et c'est aussi la mienne.

Elle le regardait. Il la regardait. Et brusquement, à leur grande surprise à tous les deux, ils ne trouvèrent plus rien à se dire, plus rien du tout.

Par bonheur, à ce moment, Harry et Bella, avec de grands cris de joie, se précipitèrent dans le salon.

—Monsieur Jean ! monsieur Jean ! vous êtes là, monsieur Jean ? Venez voir nos poneys.

—Ah ! dit Bettina d'une voix un peu incertaine, Edwards est revenu tout à l'heure de Paris et a ramené pour les enfants des poneys microscopiques. Allons les voir, voulez-vous ?

Où alla voir les poneys, qui étaient dignes, en effet, de figurer dans les écuries du roi de Lilliput.

LUDOVIC HALEVY.

(A suivre)

L'ALBUM MUSICAL, est un journal de musique et de littérature musicale qui paraît tous les mois.

Chaque numéro contient 16 pages de musique et 8 pages de texte.

Musique d'orgue et de piano. Romances, chansons et chansonnettes des meilleurs auteurs. Chants d'église pour chœurs et solistes.

Prix d'abonnement \$3.00

Un numéro échantillon est envoyé sur demande moyennant 25 cents.

On peut s'abonner à notre journal chez M. A. J. Boucher, marchand de musique de la rue Notre Dame, qui est notre seul agent autorisé à Montréal ou en s'adressant à nos bureaux.

Les propriétaires de L'ALBUM MUSICAL se chargent aussi de la composition typographique de toute œuvre musicale.

A. FILIATREULT et Cie.

8 Rue Ste Thérèse,

Montréal.

